

the passage, adding that several MSS. have *δικαστήριον*. Steph. has *καὶ δικαστήριον*. For *καὶ* Syd. proposes *κατὰ*, the illustration being taken just before from a law court.

*Repub.* 586 C. Shadows of the true are spoken of, about which men fight 'as Stesichorus says that the Greeks fought about the shadow of Helen at Troy in ignorance of the truth' (Jowett). For *τοῦ ἀληθοῦς* at the end Syd. proposes *τῆς ἀληθοῦς*, 'the true Helen.' This is elegant, but we might perhaps have expected *τῆς ἀληθινῆς*, if that were the sense.

*Ib.* 600 A. *εἰς τὰ ἔργα* is the reading of most MSS., and Stallb. retains it. The *εἰς* is, however, in the way. Bekker rejects it, and Jowett notes in his translation that he has omitted it. Syd. conj. *ὡς* for *εἰς*, which makes the sense easy.

*Ib.* 607 B. One of the old adages cited appears as *ὁ τῶν διὰ σοφῶν ὄχλος κρατῶν*, which does not give the sense required. Stallb. reads *ὁ τῶν Δία σοφῶν ὄχλος κρατῶν*, 'the mob of sages circumventing Zeus'

(Jowett). But surely this order of words is objectionable. Sydenham's conjecture is *ὠτῶν* for *ὁ τῶν*, as if referring to the itching ears with which the multitude followed the sophists, and through which they were influenced by them. This would seem to require *κρατούμενος*.

*Critias* 117 A—B. The writer is speaking of cisterns of water, some for use in warm weather for baths, and others in cold. The Aldine reading was *δεξαμενὰς τε αὐτὰς μὲν κ.τ.λ.* The *αὐτὰς μὲν* was emended to *αὐτὰς μὲν*, but still leaving a want of balance (as some think) to *τὰς δὲ χειμερινὰς*. Syd. proposes *θερινὰς μὲν* (in lieu of the *θερινὰς μὲν* of Steph.), to make the antithesis complete.

*Sophista* 223 B. This is a passage bristling with obeli. Sydenham does not attempt to restore it, but clears the way a little by reading *ἡ τέχνη σοὶ κτητική, χειρωτική, θηρευτική, κ.τ.λ.*

J. H. LUPTON.

## CORRESPONDENCE.

MONSIEUR,

Serait-il trop indiscret d'intervenir en quelques mots dans le débat soulevé entre M. Page et M.A., et dans lequel vous vous êtes prononcé d'une façon si sage et si persuasive. Il me semble qu'il y aurait une observation encore à ajouter. On ne devrait pas perdre de vue une distinction importante, établie de fait en Allemagne mieux que partout ailleurs, mais dont même en Allemagne on ne se rend pas toujours assez compte. Sous ce mot d'études classiques on comprend deux choses bien différentes, dont l'une est propre à l'enseignement secondaire, l'autre à l'enseignement supérieur. Les études classiques dans l'enseignement secondaire sont destinées à donner une culture générale, à former l'esprit, à le préparer aux études spéciales. Dans l'enseignement supérieur, elles constituent elles-mêmes une étude spéciale, qui peut se faire soit en vue d'une carrière, soit simplement pour l'avancement de la science. Les premières sont nécessaires à tous ceux qui se proposent d'étudier la théologie, le droit, la médecine, l'histoire, la philosophie, la linguistique, les mathématiques, la physique, etc., quoi que ce soit enfin qui s'enseigne à l'université. Les autres sont réservées à ceux qui ont choisi entre ces différentes facultés et qui veulent faire des études classiques leur spécialité. Au *gymnase*, qui est appelé à donner la culture générale, on fait du grec et du latin comme l'entend M. Page, en laissant de côté tous ces

*impedimenta* qui paraissent lui être si antipathiques; on cherche à initier les jeunes esprits à la beauté et à la grandeur du monde antique, tout en exerçant les intelligences, par l'étude des langues et par l'explication des textes. A l'université, on enseigne, comme le veut M.A., une série de sciences relatives à l'antiquité, grammaire grecque et latine, métrique, critique des textes, histoire de l'art, épigraphie, mythologie, etc., pour ceux que telle de ces matières intéresse, et pour ceux qui veulent se les approprier toutes en quelque mesure, afin de se rendre aptes à enseigner à leur tour le grec et le latin dans les gymnases. Au gymnase, les études classiques servent de propédeutique, comme disent les Allemands, à l'université elles forment la science que le jeune F. A. Wolf baptisa le 8 avril 1777 du nom de *Philologie*. Mieux on se pénétrera de cette différence essentielle et toute naturelle, moins on sera tenté de mettre la philologie à la place des humanités, ou de maintenir les humanités là où la philologie est en son lieu propre. Faire faire de la philologie à des enfants de quinze ans, ou des exercices de rhétorique à des hommes de vingt-cinq, ce sont deux aberrations également déplorable. *Omnia tempus habent*, dit l'Ecclésiaste.

Bien à vous,

X.

12 juin, 1888.

## GERMAN LETTER.

Dr. Ziegler regrets that his engagements have prevented him from completing his letter in time for this number.